

faire prisonnières les *Filles blanches* ; c'est ainsi qu'ils désignaient les Hospitalières, établies depuis environ quatre ans, dans cette mission, pour le soulagement des sauvages. N'ayant ni papier ni encre avec lui, il écrivit leur dessein sur un morceau d'écorce, et par le moyen d'un Huron qui s'échappa des mains des vainqueurs et descendit jusqu'à Québec, M. de Montmagny reçut cette écorce, en guise de lettre. Effrayé à cette nouvelle, il assemble les principaux du pays et les Jésuites ; et la résolution est prise de faire revenir au plus tôt les Religieuses à Québec. Cependant, sur les représentations instantes de ces courageuses filles, toutes disposées à mourir, il les laissa encore quelque temps dans leur mission, et se contenta de leur envoyer six soldats, qui faisaient la garde jour et nuit, et étaient relevés, chaque jour, par six autres qu'il envoyait de Québec. Mais, peu après, des Iroquois ayant pris des Français et des sauvages, non loin de Sillery, ceux de cette mission furent si épouvantés, qu'ils s'enfuirent à Québec, sans attendre le départ des Religieuses ; et enfin M. de Montmagny ayant représenté à ces filles qu'il ne pouvait plus dégarnir son Fort pour leur fournir des soldats, et que, dans ces conjonctures alarmantes, elles n'avaient d'autre parti à prendre que de retourner à Québec, elles quittèrent Sillery, le 29 mai de cette même année 1644.

XXXII.

Hostilités des Iroquois chez les Hurons.

D'autres bandes d'Iroquois étaient allées porter la guerre dans le pays même des Hurons, où ils avaient mis tout à feu et à sang, et au mois de mars de la même année, le P. Jérôme Lalemant en écrivait en ces termes :
 “ La désolation est extrême dans ce pays. Presque tous les jours, de
 “ pauvres femmes se sont vues assommées dans leurs champs, les bourgs
 “ ont été dans des alarmes continuelles ; et toutes les troupes huronnes,
 “ qui s'étaient levées en bon nombre, pour aller donner la chasse à l'ennemi
 “ sur les frontières, ont été défaites et mises en déroute. On a emmené
 “ les captifs par centaines, et souvent nous n'avons pas eu d'autres porteurs
 “ de ces funestes nouvelles, que de pauvres malheureux échappés des
 “ flammes, dont les corps à demi brûlés et les doigts des mains coupés, nous
 “ donnaient plus d'assurances que leurs paroles mêmes du malheur qui
 “ avait fondu sur eux et sur leurs compatriotes. Enfin au fléau de la
 “ guerre se joignit celui de la famine universelle, parmi ces nations, à plus
 “ de cent lieues à la ronde. Le plus fort obstacle que nous ayons est que
 “ les Iroquois ennemis de ces peuples, ayant le dessus par le moyen des
 “ armes à feu, qu'ils reçoivent de quelques Européens ; nous sommes
 “ maintenant comme investis et assiégés de tous côtés, sans pouvoir soulager
 “ la misère d'une infinité de sauvages, qui vivent encore dans l'ignorance
 “ du vrai Dieu, ni recevoir même des secours de la France qu'avec
 “ des peines incroyables.”